

Concours littéraire

Vent du large : le port en récits

Sous la direction de

Federico Corradi, Michele Costagliola d'Abele,
Sarah Nora Pinto, Giulia Scuro



UniorPress



Concours littéraire

Vent du large : le port en récits

Sous la direction de

Federico Corradi, Michele Costagliola d'Abele,
Sarah Nora Pinto, Giulia Scuro



UniorPress

In copertina: *Lucien Marcellin Gautier, Intérieur du vieux port à Marseille, 1875-1883, papier vergé, Musée national de la Marine, Paris*

Vent du large : le port en récits

Sous la direction de Federico Corradi, Michele Costagliola d'Abele,
Sarah Nora Pinto, Giulia Scuro

UniorPress, Napoli 2023. ISBN 978-88-6719-282-3

Avec le financement de l'Université de Naples L'Orientale
et de l'Agence Universitaire de la Francophonie



UNIVERSITÀ DI NAPOLI
L'ORIENTALE



UNIORPRESS

VIA NUOVA MARINA 59, 80133 NAPOLI

Creative Commons Attribution 4.0 International License



TABLE DES MATIERES

En guise d'introduction...	7
Giulia Fiscone, <i>Memoriae</i>	11
Emanuela Del Prete, <i>Emmène-moi au port</i>	19
Annagiulia Borriello, <i>Un destin saveur de mer</i>	27
Valentina Caiazza, <i>Quitter son port : l'huître qui a appris à voler</i>	35
Anna Maria Cosmo, <i>Il faut du courage</i>	45
Paola Curzio, <i>Histoire d'un port et d'un amour indissoluble</i>	51
Giovanni Lombardi, <i>La mouette</i>	61
Giada Pascali, <i>Le lieu que je préfère</i>	71

En guise d'introduction...

Le port est un espace dont les fonctions sont multiples : outre sa dimension économique, il a un impact social, esthétique et culturel remarquable sur le territoire dont il fait partie. C'est aussi un paysage et un lieu de l'imaginaire, chargé d'une dimension symbolique et émotionnelle, liée à des expériences primaires - le départ et le retour, la séparation et les retrouvailles, l'exil et la migration, le bercement de la houle et l'immobilité des navires amarrés - qui sont depuis toujours des motifs romanesques et des sujets de méditation poétique. Ainsi, il existe un imaginaire ou des imaginaires du port qu'on retrouve au fil des siècles, malgré les transformations techniques, économiques et sociales qui ont affecté le domaine de la navigation.

Sur le plan géographique et symbolique, en effet, le port agit comme un seuil et une frontière, où les contraires se rencontrent de manière dynamique : *nature/culture* (le port est un espace anthropique dans lequel l'environnement naturel est fortement transformé par l'action humaine) ; *lieu/non-lieu* (le port apparaît tantôt comme un pur espace de transit, informe et déplaisant, tantôt comme un lieu de vie qui a sa propre esthétique, comme en témoignent les nombreux projets de réaménagement urbain) ; *ouverture/fermeture* (le port est une frontière, un lieu de contrôle mais aussi un lieu de passage, centre de nombreux réseaux de transport, où se rencontrent des peuples, des cultures et des langues différentes) ; *mouvement/immobilité* (le port est un lieu de ferveur, mais aussi

d'arrêt et d'attente, avant le départ ou à la fin du voyage) ; *protection/exposition* (le port est un lieu protégé, un « havre », mais il est aussi exposé à toutes sortes d'événements traumatiques – attaques militaires, émeutes, incendies, pollution, etc.).

Le projet « Les ports de la Méditerranée », financé par l'Agence Universitaire de la Francophonie dans le cadre du DEFI (Développement d'espaces francophones d'innovation) et qui a vu la participation de trois universités napolitaines - L'Orientale, Parthenope et Federico II - visait précisément à rendre compte de cette complexité, à valoriser l'espace portuaire comme lieu de vie et de l'imaginaire en renforçant ses relations avec la citoyenneté.

C'est dans ce cadre que nous avons eu l'idée de lancer un concours littéraire destiné aux élèves des classes de français des écoles secondaire de la Campanie, un concours qui avait pour but d'intensifier la collaboration entre l'Université et les institutions scolaires du territoire en proposant aux élèves un exercice d'écriture creative en langue française. Nous étions persuadés que l'imagination des jeunes pouvait facilement se saisir de cette thématique pour produire des textes narratifs inspirés par leurs expériences personnelles ou par leurs rêves. Nous leur avons proposé d'écrire des récits courts, 2000 mots maximum, à la manière d'un poème en prose de Baudelaire ou d'une nouvelle de Maupassant. Nous n'avons pas été déçus : la moisson a été abondante et souvent d'une qualité remarquable.

Le jury du concours, formé par les professeurs de langue et littérature française de l'Université de Naples L'Orientale - Jana Altmanova, Maria Centrella, Federico

Corradi, Michele Costagliola D'Abele, Sarah Pinto, Giulia Scuro - a retenu pour cette publication huit récits, qui ont été jugés les meilleurs.

La remise des prix a eu lieu à Palazzo del Mediterraneo (Università di Napoli L'Orientale) le 23 septembre 2022 à l'occasion de la journée finale du colloque « Vies du port : regards croisés sur l'espace portuaire », dans lequel des universitaires italiens et étrangers, des représentants des institutions et des artistes internationaux (du metteur en scène égyptien Mohamed Kenawi aux artistes Raffaella Mariniello, Bianco-Valente et Domenico Antonio Mancini) ont échangé sur les axes thématiques du projet. Mme Lisa Moutoumalaya, Consule générale de France à Naples et directrice de l'Institut français a remis personnellement les prix aux élèves en présence des organisateurs du colloque, du comité scientifique et des professeurs des écoles qui ont participé à ce projet avec leurs élèves. La proximité du port de Naples n'a pas peu contribué à faire de cette journée une occasion de partage et d'échange, qui appellera, nous l'espérons, d'autres initiatives.

Federico Corradi
Università di Napoli L'Orientale



Paul Signac, *Port de Marseille*, 1905, huile sur toile, Metropolitan Museum of Art, New York.

Premier Lauréat

Giulia Fiscone

Memoriae

Liceo Quinto Orazio Flacco di Portici (NA)
Professeure responsable : Laura del Monaco

Memoriae

La brise fraîche de la nuit pénétrait dans mes os et me procurait une torpeur temporaire.

La lumière fulgurante du réverbère au coin de la rue semblait se heurter à la tranquillité et à l'immobilité générale du rivage adjacent. La mer était calme, pas même un souffle de vent à froisser son manteau. Du haut du balcon, je m'abandonnais à cette quiétude naturelle, me perdant dans ses contours les plus sombres. Je regardais les traces d'un passé lointain, pas tellement peut-être. D'ailleurs, qui pourrait vanter la puissance de déterminer ce qui nous est proche dans le labyrinthe de la mémoire ?

Les sages parlent de la nuit comme d'une fidèle conseillère. Malheureusement, il semblait que Morphée avait décidé de me livrer un destin dévié et la nuit était devenue porteuse de lourds gages. J'avais abandonné la soie de mes draps et la chaleur dont mon corps s'était laissé caresser, à la recherche d'un air nouveau qui me tiendrait éveillée, qui m'amènerait loin.

Le parfum de rose serpentait dans l'air. La bougie brûlait encore, la flamme semblait ne pas vouloir s'éteindre, ni se consumer. J'inclinai la tête, me laissant séduire par la lente danse qu'elle accomplissait. Le rouge fusionnait avec l'orange et le jaune. Le feu dansait librement et l'air environnant se libérait. Involontairement, je tendis mon bras, avec la main ouverte je parcourais les contours des ombres. Je désirais tellement la paix des sens. Je désirais m'abandonner aux instincts les plus profonds, renfermés dans les

méandres les plus cachés de mon être. Je désirais me libérer, m'éloigner de la serrure obscure qui me bloquait.

Derrière la flamme, l'acajou familier du bureau brillait. L'encre séchée était à côté d'une feuille de parchemin usé. Un frisson parcourut mon dos dès que mes yeux croisèrent ces mots gribouillés. Peu importait de ne pas avoir envoyé ce qui représentait mon tourment ; je l'avais pensé, écrit et cela m'avait suffi pour retomber de nouveau dans l'oubli. J'avais besoin d'air neuf.

La terrasse, et encore plus la vue qu'elle offrait, avait été la raison pour laquelle j'avais acheté cette villa. J'avais besoin de ce que cet isolement volontaire pouvait me donner. Un vent léger et frais caressait ma peau chaude, je sentais mon corps réagir à ce contact soudain. Je respirais pleinement la brise nocturne, me perdant dans une vision mystique.

Le port de Marseille était étrangement calme à cette heure-là, seul moment d'immobilité absolue. Il était momentanément sombre, mais je savais qu'il s'illuminerait bientôt, ces lumières ne le quittaient jamais vraiment. Soudain, je ressentis un besoin irrépressible de m'y rendre. Je ne réussissais pas à m'opposer à cet élan. Je devais le faire, je devais y retourner.

Je refermai la porte du balcon derrière moi. Je jetai un coup d'œil rapide dans la chambre à côté.

Respiration régulière.

Je pouvais partir.

Juste pour cinq minutes.

Je descendis les escaliers silencieusement, sur la pointe des pieds, comme je ne l'avais jamais fait dans ma jeunesse.

Il m'appelait, je le sentais.

Je tournai à droite, le long de l'allée privée, en continuant sur le chemin des rochers vers le lieu de mon désir.

Marseille n'était pas seulement une belle ville. Ce port n'était pas seulement la couleur locale avec ses marins et ses gens du coin, c'était un lieu du cœur.

Avant, c'était chez moi, c'était mes origines.

L'endroit qui m'avait vu renaître et me flétrir misérablement.

Le pont d'amarrage du quai numéro 5, était dans la direction opposée, je devais traverser deux jetées avant de l'atteindre. Un bateau y était amarré, abandonné depuis des années, mais inébranlable, intouchable.

Malgré le temps écoulé, la voile était encore hissée à la perfection et il était encore possible de voir sur le côté gauche, le nom qu'il lui avait donné. Légèrement fané, recouvert de couches de pourriture, mais toujours gravé, indélébile.

Je caressais le pendentif que je portais au cou, dont je ne me séparais jamais. Je me souvenais de la première fois qu'il m'avait emmenée sur ce bateau. Ses bras qui me serraient fort, ses yeux qui me souriaient lumineux alors que nous discutons de l'agonie tragique de Rimbaud dans *Une Saison en Enfer*. La même agonie que nous connaissions bien. Nous étions seuls, le monde extérieur disparaissait. Nous et notre amour.

Je me souvenais des nuits passées ensemble dans ce port qui nous accueillait, allongés poitrine contre dos, bercés par rien d'autre que le balancement des vagues et cette mélodie unique et douce que son cœur produisait contre ma poitrine. Ce bateau et ce port renfermaient tous mes moments de bonheur.

J'enlevai mes chaussures et je montai à bord. Je me laissai tomber, tout à coup vidée de mes forces, privée de tout geste rationnel. Mon esprit embrouillé reproduisait péniblement, sans interruption, cette mélodie que je n'avais pas encore oubliée. Perdue contre la draille froide, je sentais ses mains glisser. Je laissais mon esprit me tromper quand je sentis la chaleur d'une étreinte m'envelopper.

Je me paralysai. Je savais qu'il n'y avait aucune chance que ce que j'avais perdu soit revenu, mais ce traître de mon cœur n'avait pu s'empêcher de s'accrocher à cette simple illusion.

- Maman..., murmura une voix douce.

Je me retournai légèrement et je la serrai à mon tour. Nous restâmes enlacées, à observer l'aurore, comme j'avais l'habitude de le faire avec son père.

- Tu es née ici. Dans ce port. Sur cette mer. C'est chez toi.

- Maman, tu n'as jamais envie de t'échapper d'ici ?

- Il y a des sentiments éternels, impossibles à effacer, la seule chose qu'on peut faire c'est de continuer à les nourrir, en espérant ne pas perdre la bataille contre le temps. Ce n'est pas l'évasion qui pourra apaiser ma douleur, rien ne la guérira.

- Papa ne voudrait pas que tu meures.

- Je ne le fais pas, je vais de l'avant, je respire chaque jour. Et chaque jour je respire sans l'amour de ma vie.

- Est-ce que je lui ressemble ?

J'écartai les cheveux du jeune visage de ma fille, en me perdant dans ses yeux cristallins, le portrait des yeux paternels.

– Tu as ses yeux brillants quand tu parles de ce que tu aimes, son sourire gauche quand tu es perdue dans une conversation et son expression boudeuse quand les choses ne se passent pas comme tu le voudrais.

– Qu'est-ce que tu aimais le plus chez papa ?

– Son désir. Chaque jour je me bats pour garder en vie ce même désir et pour faire vivre ce qu'il m'a enseigné.

– Il ne s'en ira jamais, maman.

Je hochai la tête, mon visage contre sa poitrine.

– Il est ici. Il est dans ce port, parmi les vagues de cette mer. Il est dans tes yeux. Dans nos gestes. Il est dans la mémoire et cela, ma fille, ne meurt jamais.

Le jour viendra où je serai morte, où il n'y aura plus rien, à part son souvenir. Au-delà de demain, au-delà d'aujourd'hui, au-delà de moi-même, mais jamais au-delà de lui. Le fait de savoir que j'ai existé me mènera à la liberté tant convoitée et au-delà de ce voile obscur je retrouverai cet amour mortel, en brûlant encore.

Je mourrais parmi ces vagues, éternellement dispersée en mer, disputée entre l'écume marine et le vent fier. Je continuerais à rêver. Cette douce mélodie résonnerait éternelle, fruit défendu et attendu d'une mémoire indélébile au-delà de laquelle on ne peut pas aller.

En fin de compte, j'avais tout compris, sauf la vie.

Ave Amour, père des Éternels.

Deuxième Lauréat

Emanuela Del Prete

Emmène-moi au port

Liceo Alessandro Manzoni di Caserta
Professeure responsable : Menita Landolfi

Emmène-moi au port

Je ne me souviens pas du moment exact où j'ai débarqué au port de Bryan, mais je me souviens seulement d'avoir été sauvé par un jeune homme et d'avoir dit d'une voix tremblante : « Emmène-moi au port ». L'eau était glacée, elle effleurait mon corps, les vagues de la mer dansaient de manière tortueuse et la brise se heurtait aux rochers. En 48 heures, ma vie a complètement changé.

Oh, pardonnez-moi, je suis impoli... je ne me suis pas présenté. Je suis Yossef, j'ai 16 ans et je viens d'un petit village très loin d'ici. Je suis clandestin, ou bien, c'est ainsi qu'on me définit. Ceux qui n'ont pas connu mon histoire, n'ont jamais « marché dans mes chaussures » et... tous les blablablas qu'on dit à la télé. En fait, je suis seulement un garçon qui fuit la guerre. Dans mon pays, voyez-vous, il y a deux factions : ceux qui ont tout, et ceux qui n'ont rien. Que se passe-t-il entre les deux ? Eh bien, vous pouvez l'imaginer. Il y a ceux qui veulent avoir un peu d'argent pour vivre et ceux qui veulent tout garder pour eux. C'est ainsi que se déchaînent les guerres, les révolutions et que jaillit le sens de la vengeance, de la justice. Un jour, après l'éclatement de la révolution, ma mère m'a obligé à m'enfuir, à partir. Elle m'a donné les moyens pour survivre deux ou trois jours au maximum, puis elle m'a dit de rejoindre n'importe quel port loin d'ici, pour que je puisse me sauver. Elle parlait si bien des ports ! Elle disait toujours qu'ils étaient des endroits sûrs, un lieu de départ et d'arrivée, d'espoir et de renaissance, mais aussi

de douleur et de refuge, mais je n'en avais jamais vu un. « Auront-ils de grandes portes d'or ? Des douzaines de chevaux ou de chameaux qui attendent ceux qui arrivent ? Qui sait... Peut-être qu'un carrosse avec quatre chevaux et une jolie princesse à épouser m'attendent ! » me disais-je. Maintenant, je regarde les marins traîner leurs cordes, les pêcheurs ramasser leurs poissons à peine pêchés et j'entends le son des sirènes des bateaux qui rentrent au port, pendant que je pense à ma mère à l'autre bout du monde et à la chance d'être à l'abri sur ce quai.

Le souvenir affleure... Je ne sais pas exactement après combien de temps, mais le bateau sur lequel nous étions en train de voyager (je n'étais pas seul) a chaviré à cause de la mer agitée et nous nous sommes perdus. J'ai nagé en pleine mer pendant un temps interminable, en essayant de m'accrocher à n'importe quoi qui puisse me sauver... mais rien à l'horizon ! J'ai nagé et nagé sans jamais m'arrêter, sans jamais me retourner, même si j'entendais les cris déchirants des autres en danger, mais il était trop tard pour revenir en arrière. Mes bras étaient engourdis, mes jambes tremblaient et mon visage était gelé à cause du vent glacial. Appelez-moi lâche et sans cœur, mais à ce moment-là, j'ai fait face à un choix qui a changé ma vie : moi ou les autres, et j'ai choisi Moi. Des milliers de vies ont été englouties par les vagues de la mer, à la recherche d'un rivage où ils croyaient être accueillis, mais l'épilogue n'a pas été heureux pour eux. Ma mère me racontait toujours des histoires de réfugiés et de migrants qui malheureusement ont eu cette fin tragique, et j'ai décidé de tout mettre en œuvre pour arriver dans un monde où

il ne faut pas choisir qui éliminer, qui doit vivre, qui doit posséder des biens ou se sacrifier pour les autres.

Au loin, j'ai vu un bateau, probablement de jeunes pêcheurs, et j'ai décidé de nager encore plus vite, même au bout de mes forces, pour qu'ils me voient... Un homme, ou plutôt un jeune homme, a remarqué mes bras fatigués et mon visage épuisé et effrayé. Il m'a lancé une corde que j'ai saisie avec difficulté et a commencé à crier des mots incompréhensibles pour moi. Au moment même où j'ai réussi à monter sur le bateau, mes yeux ont commencé à se voiler, je ne sentais plus mes jambes, mes bras et ma gorge, oh ma gorge, elle était sèche ! Tout ce que j'ai pu dire a été : « emmène-moi au port », en « entendant » les mots de ma mère. Puis, le vide.

Quand je me suis réveillé, mes yeux ont eu du mal à « dévoiler » le paysage autour de moi. Le bateau était arrivé à quai et on pouvait le comprendre d'après la puanteur des moteurs des bateaux, l'odeur du poisson frais et les pas lourds des gens qui marchaient sur le pont en le faisant craquer. Je ne m'étais jamais senti aussi effrayé : je n'avais pas de maison ni d'endroit où rester. J'étais seul, traumatisé et rien ne pouvait m'aider. Mais malgré cela, mes mains n'étaient plus glacées et mes jambes n'étaient plus lourdes. Mon corps était maintenant recouvert d'un tissu doux et chaud et mes cheveux étaient secs. Quelqu'un s'était occupé de moi. Au moment où je me demandais qui aurait pu faire une telle chose, le jeune homme s'est présenté, avec un beau sourire, en me donnant une tasse de thé chaud. Il avait les cheveux blonds avec des nuances d'un châtain clair, mises en évidence par la lumière éblouissante du soleil. Ses mains étaient

grossières et pas soignées, signe de travail acharné, et son visage était pâle et fatigué. Bien qu'il ne soit pas en forme, j'aurais pu dire qu'il était presque charmant. Il s'appelait Julio et était originaire d'un petit pays du nord. Là la vie était plus facile, du moins d'après ce qu'il m'a dit. La famille de Julio était une famille très aisée : ils cultivaient des terres, possédaient des dizaines de maisons et avaient de nombreux domestiques. Chaque jour, il jouait au cricket et buvait du thé avec ses copains, en particulier avec Martin, son meilleur ami. Eh bien, pas vraiment un meilleur ami, mais quelque chose comme ça. Alors pourquoi, vous vous demandez, Julio est ici au port s'il avait une vie si confortable ? Eh bien, chers lecteurs, je vous réponds que, malheureusement, comme vous le savez déjà, la richesse ne fait pas le bonheur, et Julio n'était pas heureux. Son « endroit heureux » était ici et il ne se souciait pas de la vie aisée de son pays natal : ce n'était pas sa place dans le monde. Parfois, la vie vous met face à des choix difficiles, où vous avez maintes portes à choisir. On peut décider de les défoncer, de les entrouvrir, de les laisser fermées, et il a décidé de traverser avec fierté et courage sa porte, en abattant des murs aussi, décidant qui il voulait être. Et c'est ainsi que Julio a décidé de devenir pêcheur et de suivre son instinct, mais surtout son cœur. Julio m'a tellement parlé de sa vie et de ses souffrances, qu'à un certain point j'ai même pensé que ma vie n'était qu'une blague. Mais la souffrance humaine n'admet pas de compétition !

On a passé le reste de nos heures à parler de nos vies, à échanger des secrets, des promesses et des espoirs. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé ce que j'aurais perdu

si je n'avais pas reçu son aide : rire pour une blague, pleurer pour un souvenir, s'énerver pour des futilités, donner un coup de pied au ballon, jouer avec les autres...

Je n'ai jamais été si attaché à la vie.

Troisième Lauréat

Annagiulia Borriello
Un destin saveur de mer

Liceo Quinto Orazio Flacco di Portici (NA)
Professeure responsable : Laura del Monaco

Un destin saveur de mer

Vous connaissez la sensation de tomber dans l'oubli le plus profond ? De se sentir seuls sans personne qui puisse vous aider à vous retrouver dans les moments sombres ?

Tel était mon sort, j'étais seule après la mort de mes parents et de mes sœurs à la suite d'un orage qui les avait dispersés dans les profondeurs de l'océan. J'étais petite et, dès lors, j'ai grandi seule, j'ai vaincu mes plus grandes peurs avec mes propres forces. J'ai compris, alors que je n'avais que dix ans, que j'étais l'épaule forte de moi-même. Toutefois, il y avait quelque chose qui me liait encore à ma famille : rien de matériel, ce n'était pas un objet, plutôt un lieu, le port. Oui, le port. Je sais bien que ça peut paraître bizarre, mais, quand j'étais là, j'étais en paix avec moi-même, je me retrouvais plongée dans de profondes réflexions et je trouvais les réponses à toutes mes questions.

J'ai grandi maintenant mais je ne réussis pas encore à expliquer ce que je ressentais près de la mer ; j'éprouvais une sensation difficile à décrire, mais là-bas je ne me sentais jamais seule, même si, en fait, je l'étais.

C'était probablement l'atmosphère du port, l'air salé qui me rafraîchissait le visage, le bruit des vagues, si agréable qu'il me donnait la sensation d'être encore dans le ventre de ma mère, le vent qui soufflait dans mes cheveux, presque comme s'il me murmurait quelque chose à l'oreille, le phare, point sûr pour les navires, était aussi mon point de ralliement, de rencontre avec moi-même.

Le phare, symbole de lumière dans l'obscurité de la nuit, symbole d'espoir dans mes sombres pensées. J'étais fascinée par l'immensité de la mer, par la ligne d'horizon qui la séparait du ciel : l'infini, oui, la mer s'étendait à l'infini et je passais des après-midis entiers à me mettre à nu face à ce spectacle, j'explorais mon intérieur.

Le port... lieu d'arrivée et de départ, d'adieux aussi parfois.

Je restais sous le charme des tendres gestes échangés lors des touchantes retrouvailles et je rêvais, alors, d'avoir, moi aussi, quelqu'un qui me fasse sentir protégée.

Le temps passait, je grandissais et, peu à peu, je découvrais mes passions, mes intérêts et je les cultivais. J'aimais la littérature et les cultures étrangères, je lisais un nombre incalculable de livres : j'avais une soif insatiable de connaissance. Chaque soir, je m'endormais en réfléchissant sur ce que j'avais appris pendant la journée et, petit à petit, je tombais dans un profond sommeil, enlacée à mon oreiller et plongée encore dans mes rêveries.

Un jour, je me suis réveillée et, encore ensommeillée, je me suis habillée et je suis sortie. Je portais une robe blanche à carreaux, je ne savais pas d'où elle venait car elle ne faisait pas partie de mes humbles vêtements. Tout à coup j'ai commencé à courir sans une destination précise dans ma tête : je me laissais emporter par mes sentiments, mes sensations et je me suis retrouvée là-bas, au port. Le temps passait sans que je m'en aperçoive et, soudain, ce fut le crépuscule. La ligne d'horizon qui séparait la mer et la terre du ciel avait des nuances qui allaient du rose pâle au rouge vif, d'une splendeur à couper le souffle. Peu à peu, le port commençait à

s'animer, au loin un bateau blanc devenait de plus en plus évident et étincelant dans le bleu de la mer dont les eaux brillaient sous le soleil couchant. À son arrivée à l'accostage, le port était plein de monde : dans les yeux de tous, on lisait l'espoir de rencontrer quelqu'un. Petit à petit, tous les voyageurs se réunissaient avec leurs proches et moi, je restais figée dans ma position, ne bougeant que mes yeux pour pouvoir absorber juste une petite partie du bonheur des autres. Au bout d'un moment il n'y avait plus personne, j'étais seule, le vent du large caressait mes cheveux et quand je me suis tournée vers la mer, j'ai vu un garçon. Il était tellement beau et il avait quelque chose qui me fascina dès le premier instant. Il semblait perdu, je me suis donc approchée en lui disant : « Est-ce que je peux t'aider ? ».

Il ne comprenait pas bien ma langue et me répondait en portugais. J'avais toujours rêvé, depuis mon plus jeune âge, de faire un voyage au Portugal, j'étais fascinée par ce pays et pour cela j'avais appris le portugais. J'ai donc commencé à parler avec lui. Son regard si profond me pénétrait dans l'âme et je ressentais une sorte de complicité entre nous, comme si on se connaissait depuis toujours. Nous avons fini par nous raconter les histoires de nos vies. Je lui ai narré le destin de ma famille, je lui ai expliqué comment je m'étais retrouvée seule, neuf ans plus tôt, sur le quai d'un port, sauvée par j'ignore qui, après un orage. Pour la première fois, j'avais pris la décision de dire à quelqu'un la valeur que le port avait pour moi : je sentais mes parents et mes sœurs près de moi quand j'étais là, probablement parce que la mer était le dernier lieu d'un souvenir avec eux. En repensant à ma famille,

inévitablement je m'émus et le garçon, dont le nom était Carlos, prit ma main et la serra très fort. Après quoi il commença à me raconter son histoire : il n'était pas portugais d'origine, il faisait partie d'une humble famille d'agriculteurs français. Il me disait qu'ils vivaient modestement et qu'ils ne pouvaient prendre qu'un repas par jour. Enfant, il n'avait donc pas eu l'opportunité d'étudier car il devait travailler pour aider sa famille. Néanmoins il était plutôt chétif et donc, même s'il travaillait si durement, il ne réussissait pas à respecter les rythmes imposés. Par ailleurs, il était très intelligent, ses parents le savaient bien et ils décidèrent de lui donner la possibilité de conduire une vie plus aisée. Ainsi, un jour, ils l'accompagnèrent au port d'où il dut s'embarquer pour rejoindre un autre pays et être adopté par une nouvelle famille, bien plus riche, capable de lui assurer une vie florissante. Sur le port, il donna la dernière étreinte à ses parents et il partit pour atteindre la péninsule ibérique.

Douze ans plus tard, il rentrait en France pour revoir sa famille, pour redécouvrir ses origines et aussi pour permettre à ses parents de mieux vivre grâce à l'argent qu'il avait gagné au Portugal.

Pour tous les deux, donc, le port représentait un point crucial, positif pour l'un et négatif pour l'autre, mais probablement c'était cela qui nous liait si fortement. Je le sentais, c'était la personne que je désirais dans ma vie, j'étais en train de tomber amoureuse de lui. Pendant que nous pleurions encore, il avança vers moi timidement, nous nous regardâmes, les yeux dans les yeux et il m'embrassa. Le chant d'un oiseau interrompit soudainement ce moment de bonheur.

J'ouvris les yeux et je réalisai qu'il s'agissait seulement d'un rêve.

Toutefois, je ne voulais pas mettre fin à la dimension onirique dans laquelle j'avais vécu jusqu'à ce moment-là, je n'étais pas prête à renoncer à cet amour à peine découvert. J'allai au port, exactement sur le lieu de notre rencontre, dont je me souvenais parfaitement, mais il n'y avait personne. Je me déplaçai un peu et j'atteignis la plage, mais là-bas non plus, il n'y avait personne. J'étais sur le point de quitter les lieux, quand une vague me baigna les pieds, en me donnant une sensation de fraîcheur dans cette chaude journée de juin. La vague laissa, sur mon pied droit, un coquillage d'une couleur que je n'avais jamais vu avant. Je me baissai pour le ramasser et je remarquai deux lettres gravées à son intérieur : "L" et "C", les initiales de mes parents.

Coïncidence ? Non, je l'ai interprété comme un signe du destin. J'avais trouvé le coquillage près d'un lieu spécifique et particulier pour moi, là où j'avais aussi rêvé la rencontre avec l'amour de ma vie : le port, lieu d'adieux et de rencontres, sous n'importe quelle forme.



Pierre-Albert Marquet, *Alger, temps sombre sur le Port de l'Agha*, 1942-1943, huile sur toile, collection privée.

Mention d'honneur

Valentina Caiazza

*Quitter son port :
l'huître qui a appris à voler*

Liceo Immanuel Kant di Melito (NA)
Professeure responsable : Serena Verola

Quitter son port : l'huître qui a appris à voler

J'étais finalement là, j'étais en train d'attendre mon bateau. J'avais l'impression de rêver parce que j'avais trouvé le courage de partir, d'accepter cette offre d'emploi, l'offre qui me pousserait à quitter mon pays natal et tout ça me semblait être un rêve il y a quelques années.

Mes yeux pleuraient déjà à l'idée d'abandonner la beauté de mon cher port, le sentiment de protection qu'il m'avait donné jusqu'à maintenant ; ils pleuraient les amis, l'amour, la famille et la certitude, que tout cela ne ferait plus partie de mon quotidien. Je ne me serais plus réveillé tous les jours avec l'odeur du petit déjeuner préparé par ma mère et les cris de ma sœur qui ne trouvait jamais ce dont elle avait besoin et, surtout, avec les tas de bisous que me donnait ma nunu (c'est comme ça que j'appelais ma grand-mère depuis mon enfance).

Je me souviens des instants avant de monter à bord, ces frissons mêlés à la peur, qui s'étaient fixés dans ma tête, dans les parties les plus impénétrables de mon corps. Une fois sauté sur le bateau, pour ne pas penser à la folie que j'étais en train de commettre, pour ne pas ruminer ce que je pensais être la plus grande erreur de ma vie, je regardais la mer et je cherchais à me rappeler comment je la voyais quand j'étais petit, quand j'étais un enfant de neuf ans, quand je ne savais pas encore à quel point le monde pouvait être méchant : une immense étendue d'eau, que je contemplais avec des yeux rêveurs, pleins d'espérance, cette flamme d'espérance que je

cultivais et que je faisais grandir chaque jour en peu plus. Je me souviens quand ma mère m'a dit que je ne pouvais pas voir mon cousin, car, à cause d'une guerre éclatée dans son pays, les moyens de transport avaient été interrompus ; je me suis réconforté et me suis dit que ça ne durerait que trois mois, mais ces trois mois sont devenus cinq, puis sept, puis neuf, puis deux ans et puis qui sait. Depuis ce jour, je ne l'ai plus entendu, je n'ai plus eu de nouvelles de lui, j'ai pensé qu'il avait été tué. Je l'ai cherché constamment, comme l'obscurité cherche les rêves, comme le jour cherche le soleil, comme un enfant cherche ses jouets, comme un bateau cherche son port. J'avais encore l'espoir de le voir arriver, de l'embrasser comme nous le faisons quand nous étions enfants, après s'être disputé cette brique Lego dont nous avons besoin tous les deux. Enfin j'ai capitulé, les recherches se sont ralenties peu à peu, jusqu'à n'occuper qu'à peine une heure de ma journée.

Après avoir pensé à tout ça, je me suis rendu compte que j'avais empiré les choses, j'étais plus triste qu'avant... Ainsi, j'ai essayé de me concentrer sur des choses qui me rappelaient ma maison, mais, mon nez perdait ce mélange d'odeurs maritimes auxquelles j'étais habitué, tandis que le bateau s'éloignait ; mes oreilles, qui ne réussissaient pas à dormir sans entendre le bruit constant des bateaux, auraient dû chercher un autre son qui leur servirait de boîte à musique. À ce moment-là, le seul son qui me ramenait à mon port était celui du clapotis silencieux des vagues.

Enfin, je me suis endormi, malgré le vacarme que j'avais dans la tête ce soir-là. Je me suis réveillé directe-

ment le lendemain, avec le capitaine qui annonçait notre arrivée. Je suis descendu du bateau et dès que j'ai mis les pieds sur la terre ferme, j'ai serré le bras droit, comme je le faisais toujours pour prendre courage. Après avoir regardé aux alentours, pour me familiariser avec ma nouvelle ville, je me suis dépêché et me suis rendu à l'adresse que j'avais écrite rapidement sur un ticket de caisse deux jours avant et, ainsi, je suis arrivé chez moi. J'ai appelé le propriétaire, Julien, qui m'a donné les clés.

J'ai ouvert la porte et la première chose que j'ai ressentie était le silence sépulcral, qui résonnait dans ma tête, plus fort que le canon, ce silence que j'avais tant désiré jusqu'à ce moment-là et que, maintenant, je regrettais. En y repensant, je n'avais jamais donné d'importance au bruit autour de moi, ce bruit qui m'empêchait de penser à la même chose encore et encore. Pendant que mon esprit voyageait, le propriétaire m'a dit beaucoup de choses et, en regardant mon visage en peu secoué, il m'a demandé :

– Qu'est-ce qui se passe ? Ce n'est pas ce à quoi tu t'attendais ?

– Si, c'est génial ! Merci beaucoup de m'avoir si bien accueilli, ai-je répondu.

– De rien, mon nouveau locataire. N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de quoi que ce soit, Adrien, a-t-il répliqué.

Quand il a quitté mon appartement, j'ai rangé ce que j'avais dans ma valise. Le jour d'après serait mon premier jour de travail, donc j'ai pensé que je devais bien dormir et j'ai aussi pensé qu'aucune idée négative n'aurait pu me gêner. Après avoir fini de tout mettre en ordre, j'ai com-

mandé quelque chose à manger et me suis mis tout de suite au lit. Au début, je ne pouvais pas dormir, je continuais à me retourner dans mon lit, les draps ressemblaient à des chaînes rétrécissantes, je me sentais suffoquer, mais finalement la fatigue a pris le dessus et mes yeux se sont fermés. Cependant, ma tête n'avait pas encore fini de me harceler, je me suis réveillé au milieu de la nuit, à cause d'un cauchemar, toujours le même : il y a mon cousin et moi qui jouons et, soudainement, un homme vêtu de noir avec une arme à la main, l'arrache à moi ; c'est tout : toujours le même cauchemar, mon cousin qui est emmené loin de sa famille, loin de moi... C'était la seule personne qui pouvait me faire me sentir mieux, le seul qui me défendait, le seul qui me faisait sentir en sécurité, il était comme mon port, ma maison, et cet homme habillé de noir me l'avait enlevé pour toujours.

J'ai décidé de me lever et de lui écrire une lettre, une lettre où je lui racontais tout ce que j'éprouvais. Ainsi, j'ai pris un stylo et du papier et j'ai commencé à laisser sortir tout ce que j'éprouvais à travers ces mots amers.

Mon cher cousin,

Comment ça va ? Ça fait longtemps qu'on ne se voit pas, tu me manques beaucoup. Aujourd'hui, je suis arrivé dans ma nouvelle maison. Je ne suis pas très enthousiaste, elle est trop silencieuse ; tu sais déjà que je déteste le silence, j'aime le fracas, le bruit, j'aime entendre les vieilles parler dans la rue, les enfants qui jouent et qui s'amuse, le groupe de musique qui joue le dimanche matin, j'aime aussi tous les bruits que je dis détester. Dans ce quartier, je pense qu'ils sont tous morts... Je n'entends

pas une mouche voler. À part cela, je suis terrifié par mon nouvel emploi, j'ai peur de ne pas en faire assez. À propos de ça, j'ai récemment lu un livre qui m'a ouvert les yeux : *I Malavoglia* de Verga, un écrivain italien. Dans ce roman, Verga parle de l'idéal de l'huître, autour duquel est construit tout l'ouvrage. Cet idéal est basé sur un concept simple : tous les gens ordinaires, pauvres et simples, tant qu'ils se trouvent à l'endroit où ils sont nés et où ils ont grandi et vécu, donc, protégés par leur milieu, sont en sécurité, peut-être malheureux, mais au moins en sécurité. Le problème se pose quand ces derniers veulent s'élever d'un point de vue social et culturel, quand ils pensent qu'ils peuvent progresser et devenir ceux qu'ils ne sont pas et qu'ils ne pourront jamais être. Ainsi, tout comme l'huître qui ne vit en sécurité que tant qu'elle reste attachée au rocher où elle est née, les hommes décrits par Verga resteront donc en sécurité tant qu'ils restent dans leur réalité, sans chercher le progrès. Voilà, je me sens comme cette huître... Je n'aurais pas dû quitter mon pays, enfin je veux dire, notre pays. J'aurais dû accepter ce que je suis vraiment, le fils d'un cordonnier et d'une femme au foyer, un garçon simple, sans prétention. Je ne suis rien de spécial sans la mer qui me protège, je ne suis rien si je ne suis pas attaché à mon rocher, si je ne suis pas protégé par mon port. Au moins, quand tu étais encore là, je me sentais faisant partie de quelque chose, d'une amitié, mais, maintenant, je me sens seul et abandonné, incapable d'évoluer par rapport à une huître. Je ne sais pas si tu répondras à cette lettre, mais, si tu le fais, sache que tu es toujours resté et que tu resteras toujours la meilleure personne que je connais, même si nous n'avons

pas eu l'occasion de partager les plus belles années de notre vie ensemble.

Je t'adore,
Ton cousin, Adrien.

Je l'ai écrite rapidement, pour me rasséréner et calmer ce qui me rendait malade depuis longtemps.

La réponse n'a pas tardé à arriver. En effet, le lendemain, j'ai trouvé, dans le courrier du jour, que j'ai pris après être revenu de mon premier jour de travail, une lettre dont l'expéditeur était Aasim. J'avais les larmes aux yeux, ce qui me semblait être une utopie, était enfin dans mes mains.

Je n'ai pas hésité à l'ouvrir.

Mon cher,

Je suis désolé de ne pas t'avoir écrit avant, mais je ne voulais pas que tu te souviennes de mon existence trop souvent. Maintenant tout va bien, tout va pour le mieux. J'ai lu très attentivement ta lettre et la seule chose que j'ai envie de te dire du fond de mon cœur c'est que tu n'es pas une huître, Adrien, tu es comme tes bateaux adorés. Tu m'as rappelé une phrase, que disait, si je me souviens bien, John Augustus Shedd : « Un bateau dans un port est en sécurité, mais ce n'est pas pour cela qu'il a été construit. » Fais ce pour quoi tu as été construit : sois courageux, sois comme cet enfant que j'ai connu quand j'étais petit, sois comme les bateaux des pirates : résiste à tous les coups et à toutes les intempéries. Savoure la vie, Adrien, savoure-la, même si parfois elle peut-être horriblement amère. C'est seulement ainsi que tu pourras

être heureux et libre de ces chaînes qui, jusqu'à maintenant, t'ont fait rester immobile. Tu dois savoir que pendant toutes ces années, je n'ai eu aucun endroit fixe où me mettre à l'abri, aucun endroit où je pouvais me sentir en sécurité et c'était la pire façon de découvrir qu'aucun endroit ne peut être notre port pour toujours. Alors, je te dis de voler haut, de ne pas rester ancré à ton rocher confortable.

Voilà ce que je voulais te dire.

J'espère te revoir bientôt.

Moi aussi, je t'adore, Adrien.

Ton cousin, Aasim.

Je l'ai relu trois fois, j'ai fait attention à chaque mot. J'ai compris qu'il avait raison : alors, j'ai commencé à vivre...

Mention d'honneur

Anna Maria Cosmo

Il faut du courage

Liceo Eleonora Pimentel Fonseca di Napoli
Professeure responsable : Stefania Vallone

Il faut du courage

Port comme point d'attache, comme une main tendue pour nous aider quand nous nous retrouvons en haute mer sans issue ; port comme destination d'arrivée pour se mettre à l'abri quand on est en équilibre entre mer et terre, entre bien et mal, entre courage et lâcheté, quand nous nous retrouvons à un carrefour sans avoir la vision complète du chemin qu'il nous faut choisir pour pouvoir continuer notre chemin sans trébucher ni nous blesser.

C'est ce que Maeve imaginait chaque fois qu'elle s'arrêtait pour regarder le coucher du soleil, en s'attardant sur l'image de ce soleil plongeant dans les eaux profondes de son Portsmouth, laissant dans la solitude le ciel qui est le toit d'un monde plein de peurs et de larmes : le port comme lieu de rencontre entre deux réalités, la mer et la terre, qui sont très proches mais en même temps trop lointaines.

Et ce lieu d'accostage, qui représente un limbe, est un point d'arrêt où chacun a la possibilité de s'arrêter avant de comprendre quel chemin il convient d'emprunter pour continuer son voyage : celui qui se jette dans les eaux profondes des océans froids, ou celui qui nous mène dans les bois et les grandes métropoles de cette planète appelée « terre ».

La douce fille au visage toujours pâle n'avait aucun doute : le bon chemin pour elle était celui qui continuait dans les eaux des fleuves, des ruisseaux, dont les courants faisaient couler ces eaux dans les grands océans.

C'est ainsi que, animée par un esprit d'aventure constant et toujours à la recherche de nouvelles idées pour réfléchir et se plonger dans ses pensées, la jeune aventurière passait ses après-midi assise sur un banc, dans le port, les yeux un peu fixés sur les navires qui partaient et les vagues qui étaient écrasées par le vent contre cette grande masse d'acier, et un peu sur la route, imaginant un long chemin qui menait à une petite maison de campagne, aux terres, au vert, et à tout ce qui est naturel.

Et si, au contraire, toutes ces images qui nous rapprochent si facilement de la figure du port n'étaient que de simples illusions ou des moments éphémères destinés à s'évanouir d'un instant à l'autre nous laissant une sensation de vide et un sentiment de souffrance ?

Et si le port n'était en réalité qu'un simple point de départ pour partir à la découverte d'un tout nouveau monde, pour se découvrir à travers un voyage par la mer qui se révèle ensuite être un voyage intérieur dans notre propre intimité et dans nos émotions les plus cachées ?

C'étaient les questions que Maeve se posait constamment, et bien qu'elle ne s'en soit pas aperçue, la réponse, elle l'avait déjà trouvée depuis longtemps, chaque fois qu'elle voyait des gens revenir et partir, descendre et s'embarquer, pleurer de joie d'être rentrés chez eux, ou de tristesse de devoir se dire adieu pour toujours, parce qu'en fait, le port était le seul endroit où l'on pouvait se voir et se faire des promesses pour la dernière fois, et avoir la possibilité de rester dans sa propre terre, ne serait-ce que pour quelques instants, croyant ne pas devoir partir.

Mais tout a une fin, et dans les yeux de Maeve s'éteignait toujours cette flamme de fille aventurière chaque

fois qu'elle voyait des valises, des larmes d'adieu, et la certitude, dans les yeux des gens, d'abandonner ce qu'avait été leur vie jusqu'à quelques instants plus tôt.

Mais de ce banc, Maeve ne contemplait pas seulement cet état transitoire d'un moment d'inquiétude et de tourments, ou la beauté, la joie précaire et la fugacité du temps ; de ce banc, il était possible de comprendre un sentiment plus fort et durable que la beauté éphémère de la mélancolie, c'est-à-dire l'espoir des gens qui parlaient pour aller dans une nouvelle terre ; cet endroit permettait une nouvelle découverte du monde, un voyage qui, selon Maeve, pourrait mener à une connaissance de soi et de son essence.

« Et voilà pourquoi le port peut être considéré en termes allégoriques comme un endroit sûr à partir duquel aller à la recherche d'un lieu perdu, c'est-à-dire de notre essence qui est enfermée dans une cage et prisonnière d'un flot de vides que nous ne pouvons combler que par notre courage et notre volonté de quitter cet abri et de faire face aux intempéries que nous rencontrerons au cours de notre long voyage afin d'atteindre cette destination perdue qui s'avère être pour nous le vrai bonheur ».

C'était sa pensée, chaque fois qu'elle voyait l'air brisé des gens autour d'elle, parce que pour atteindre le vrai bonheur, il faut du courage.

Partir comme synonyme de se libérer, de mettre des ailes, de prendre son envol, de naviguer de ces limbes appelés port, en quittant cette terre, notre maison sûre et sans danger, pour pénétrer dans les eaux marines en oubliant ce que nous pensons être, pour nous retrouver nous-mêmes, en sachant que le voyage sera très long, plein de rochers, d'icebergs et de marées élevées.

Le port est un refuge sûr mais temporaire pour nos sentiments, et Maeve, chaque fois qu'elle se retrouvait à penser assise sur ce banc, le considérait un peu comme un endroit sûr et secret où se réfugier temporairement des difficultés de la vie, mais en même temps visible à nos yeux et à nos émotions, où être submergé par une vague de sentiments, de pensées qui d'un moment à l'autre altèrent et agitent nos âmes de plus en plus ébranlées par la conscience de devoir faire un choix fatal.

Port comme accueil et protection, qui sert d'abri à nos pensées, qui accueille indistinctement du plus profond au plus médiocre et superficiel, comme une grand-mère âgée qui accueille à bras ouverts tous ses petits-enfants, du plus petit au plus grand ; cependant, il y aura le moment où elle devra les laisser partir, pour leur permettre de s'envoler et de prendre leur propre chemin. Ainsi le port a une fonction analogue en se comportant avec nous comme si nous étions des navires conduits par des marins aux nombreuses émotions fusionnées avec les mille troubles qui remplissent et perturbent cette route à sens unique qui n'est autre que notre vie, dirigée vers la quiétude intérieure et la sérénité de l'âme.

Mention d'honneur

Paola Curzio

*Histoire d'un port
et d'un amour indissoluble*

Liceo Linguistico – ISS “G.B. Novelli” – Marcianise (CE)

Professeure responsable : Carmina Conte

Histoire d'un port et d'un amour indissoluble

Je t'ai attendu sur le port comme on attend les marins recrachés par la mer. Je t'ai attendu et j'ai prié sans honte, j'ai pleuré sans peine car j'avais l'espoir que tu reviennes, de voir ton corps surgir de l'océan sombre et glacé. Je t'ai attendu longtemps en voyant beaucoup de fois le soleil s'engloutir sous l'horizon clair, la lune terminer sa course. J'ai observé les reflets devenant rouges sur les lignes de ma main, l'eau et la lumière transperçant le sable, les lumières du port, rouges orangées, s'essoufflaient pour s'éteindre toutes les nuits.

Flashback

Encore un matin où je me réveillais avec le bruit d'explosions près d'ici : chaque jour les bombes se rapprochaient, poussant les habitants à fuir. À présent ce n'était plus des explosions mais mon cœur battait à la chamade, parce que je savais intérieurement que ma maison exploserait dans un instant. Le léger bourdonnement des avions qui s'approchaient et qui réussissaient à lancer des bombes me fit sursauter. J'avais tellement peur de perdre mon fils, je décidai donc de prendre une décision que je n'avais jamais pensé prendre, c'est-à-dire partir pour mettre à l'abri mon fils.

Mais je dois avant tout me présenter : je m'appelle Sabr, c'est ma tante qui m'a nommé ainsi, il signifie patience. Je suis issue d'une famille nigérienne composée de quatre enfants, dont moi : j'ai deux frères et une sœur,

je suis la plus jeune. Depuis que je suis née, ma vie au Niger n'a pas été facile à cause des conflits intérieurs qui ont augmenté l'instabilité, la violence et la fragilité économique et sociale du pays.

Ensuite on s'est retrouvé dans une sorte de bateau où nous étions tous serrés, secoués dans tous les sens. Certains voyageurs avaient des bébés et des enfants dans leurs bras qui pleuraient et criaient de peur. On savait que la traversée aurait été dangereuse mais nous n'avions pas le choix. C'était à nous de choisir : mourir sous les décombres ou essayer de nous sauver en traversant la mer pour atteindre le port d'un pays qui nous sauverait. Dans leurs yeux je pouvais lire le désespoir, la peur de perdre les personnes les plus chères. Moi aussi j'étais désespérée : je ne voulais pas perdre mon fils, Jacques, qui est toute ma vie avec ses petits yeux innocents.

C'était le 12 mai, le temps était beau mais on n'y faisait plus attention. Depuis que nous nous étions embarqués, une faible lueur d'espoir était apparue mais tout à coup le bateau se retourna : nous avions à peine le temps de comprendre ce qui était arrivé qu'on se retrouva dans les profondeurs, essayant tous de revenir à la surface en nageant comme on pouvait. J'essayais de garder Jacques dans mes bras aussi fort que possible, je pensais surtout à le sauver, je voulais qu'il ait une vie meilleure, qu'il mène une vie juste dans un pays dans lequel les droits et la dignité des hommes sont respectés et qu'il devienne indépendant en travaillant.

Malheureusement, nager devenait de plus en plus difficile parce que la mer commençait à s'enfler à cause d'un grand vent qui soufflait : ses vagues étaient si hautes

qu'elles ne cessaient pas de nous ballotter en nous rendant le passage difficile et en nous faisant perdre l'équilibre. Je regardais mon bébé adoré, ses yeux ingénus, j'avais si peur de le perdre que mes yeux commençaient à pleurer et mon corps se tordait. Je commençais à trembler, j'avais le souffle coupé, pendant que j'essayais de remonter à la surface et de vaincre les vagues, j'étais tirée vers le bas par une force plus grande que moi et voilà que mes forces me manquèrent, je laissai Jacques à l'eau et je perdis connaissance. Quand je me réveillais plus tard je fus stupéfaite de voir que j'étais vivante mais tout de suite, je réalisai que mon fils n'était pas avec moi, je commençais à crier son nom, à demander à des gens s'ils l'avaient vu mais personne ne savait rien. Au port, je voyais beaucoup de gens comme moi qui étaient aidées par les autorités, dans l'espoir de conduire une vie plus fortunée et donner un avenir meilleur à leurs enfants.

Point de vue de Guillaume

J'étais en train de nager au port de Marseille comme j'avais l'habitude de le faire, quand je me suis aperçu de la présence d'un bébé qui pleurait amèrement ; il ne devait pas avoir plus de 10 mois. Je ne pouvais pas le laisser seul et prétendre n'avoir rien vu, il avait besoin d'aide mais je me suis rendu compte que je ne connaissais ni son prénom ni son âge avec précision. Je ne savais pas d'où il venait, ni comment il se trouvait dans la mer presque inconscient. L'adopter ? Comment je pouvais l'adopter alors que j'étais incapable de m'occuper de moi-même. Mais d'un autre côté, le mettre dans un orphelinat aurait été horrible.

Mais avant tout ce qui me préoccupait était comment allais-je réussir à l'élever ? Aurais-je été un bon père ? Je n'avais aucune base et je travaillais de nuit pour un salaire de misère : pour moi seul ça allait, mais avec un bébé, c'était un peu difficile de mener une vie confortable.

Après des nuits passées à angoisser pour notre avenir, j'avais décidé d'accepter mon destin. Je ne pouvais pas le laisser dans un orphelinat, je regardais la petite créature dans mes bras, je lui souris doucement et je lui dis : « Je t'aime déjà mon bébé. Ensemble, certainement nous y arriverons et quoi qu'il arrive, nous nous en sortirons. »

Point de vue de Sabr

Depuis que j'avais perdu mon fils, je m'étais refermée sur moi-même, j'avais perdu la tête mais j'avais eu une chance de renaître quand j'étais allée au port où débarquaient millions d'immigrés comme moi ayant nécessité de commencer une nouvelle vie : lire dans les yeux de ces gens l'espoir de revenir à la vie m'avait encouragé à m'y mettre, j'avais besoin de faire du bien, je le devais à toutes les personnes qui étaient mortes dans la mer et qui n'avaient pas eu la possibilité d'arriver à bon port. Alors je décidais de travailler pour accueillir les immigrés. J'avais commencé à aimer à la folie mon emploi au fil du temps : ce rôle me permis d'acquérir encore davantage la conscience que beaucoup de gens avaient besoin d'assistance, d'assumer mes responsabilités, de m'enrichir culturellement en entrant en contact avec des réalités différentes, de me sentir partie d'une communauté.

J'étais également fascinée par le port de Marseille : quand j'ai échoué à terre, je n'avais pas fait grand cas de ce

qui m'entourait, de l'endroit où j'étais, mais en y regardant de plus près et en y travaillant, je considérais ce port comme une bouée de sauvetage qui m'avait sauvé des profondeurs, qui m'avait fait renaître en m'offrant une meilleure façon de vivre. C'était un lieu attrayant d'espérance, de salut pour une âme qui a beaucoup souffert, de contemplation pour ceux qui partaient et ceux qui revenaient, il me transmettait l'envie de voyager, le désir de prendre des risques ; c'était un lieu passionnant plein de délicatesse, de raffinement, de gentillesse parce qu'il procurait son espace mais ne demandait rien en retour.

Point de vue de Guillaume

Trois ans étaient passés depuis l'adoption de cet enfant qui avait révolutionné ma vie. Nous avions nos petites habitudes surtout le matin : dans notre chambre je voyais Jacques encore endormi avec son ours en peluche bleu, je m'allongeais à ses côtés et je prenais son petit corps pour le placer sur le mien, voilà qu'il commençait à grogner légèrement, il me regardait en souriant avant de se blottir un peu plus dans mes bras. Désormais notre vie avait changé : j'avais enfin trouvé un travail stable comme agent immobilier mais je n'avais pas perdu la passion de la natation ; en effet, j'avais l'habitude d'amener Jacques nager au port où je l'avais rencontré pour la première fois, de la façon dont il riait, je pouvais lire dans ses yeux le bonheur d'être là et rien ne me rendait plus heureux que de savoir qu'on partageait le même intérêt. J'avais appris à connaître toutes ses faiblesses : il avait besoin de beaucoup d'attention, il n'aimait pas rester seul un petit moment, peut-être parce qu'il avait été laissé seul, faible

dans la mer. Malgré cela, j'appréciais beaucoup le port de Marseille parce qu'il m'avait redonné ma vie, me l'avait réellement bouleversée, je me sentais perdu et ce lieu m'avait aidé à me retrouver, à comprendre que je devais prendre position et faire quelque chose pour laisser mon empreinte dans le monde. Ce lieu était séduisant : les rayons du soleil couchant illuminaient le vieux port où étaient entassés les quais, tous les navires du monde, grands et petits, trempant dans ce lac confiné, plein d'eau putride à cause des rejets des bateaux, où les bateaux étaient proches l'un de l'autre ; surtout à la lumière du coucher du soleil, le port s'éclairait en resplendissant sur la ville bruyante pleine de voix.

Point de vue de Sabr

Cela faisait maintenant sept ans que mon fils avait disparu, je faisais toujours du bénévolat au port et j'adorais le faire, tous les jours mes pensées étaient tournées vers mon enfant perdu, Jacques, mais je luttais pour m'en sortir. Un jour, pendant que je prêtais service à la marina, je vis un enfant vif qui se promenait en tenant la main, peut-être de son père, il me semblait familier, inévitablement un sentiment de tristesse m'avait envahi, pourtant si je me vautrais pour toujours dans ces émotions négatives, la situation ne s'améliorerait pas.

Les yeux de cet enfant, clairs, pétillants mais en même temps authentiques et fragiles, avaient attiré mon attention, je ne pouvais pas m'empêcher de le regarder, j'observais ses mouvements et je m'aperçus d'un détail très important qui m'avait échappé : il avait, sur la nuque, des taches cutanées typiques de ma famille, en effet seuls les

membres de ma famille les possédaient. Je n'en croyais pas mes yeux, mon fils n'avait pas disparu, il était là, en chair et en os, tout à coup mes yeux s'étaient remplis de larmes qui coulaient sans cesse sur mon visage, je commençai à trembler ; plus je le regardais, plus je pensais que c'était mon fils.

Après des instants d'hésitation, j'étais prête à leur parler : je lui ai tout raconté, de ma vie dans un pays de guerre, de la condition tragique dans laquelle Jacques et moi vivions, je lui ai dit que à cause de la mer orageuse j'avais perdu conscience laissant mon fils et que à cause de cette tragédie j'avais choisi de me rendre utile en aidant les autres. Jacques tressaillit en entendant ces nouvelles, il ne pouvait pas croire qu'une femme avait vécu toute cette douleur mais qui avait quand même trouvé la force de continuer, il éprouvait de la pitié pour moi, pour une femme qui avait perdu un morceau d'elle-même, le plus important. Je montrais toute ma reconnaissance envers Guillaume pour avoir élevé mon enfant bien-aimé, pour l'avoir pris en charge en lui donnant tout l'amour qu'un enfant doit recevoir.

Puis je pris courage et je dis à Jacques : « Tu m'as beaucoup manqué, mon cher. Quand je pensais que tu avais disparu, je me sentais morte à l'intérieur. Tu vois cette tache sur ta nuque ? C'est une tache héréditaire. Comment je le sais ? Car je t'ai mis au monde, mon amour, je t'ai porté en moi neuf mois, je connais chaque petit détail de ton visage et de ton corps. Je suis ta mère, Jacques. Je suis désolée de t'avoir laissé seul mais les eaux me submergeaient complètement m'empêchant de respirer. »

Jacques : « Maman, ne dis plus rien. Je te suis reconnaissant pour tout ce que tu as fait pour moi. Je suis heu-

reux de t'avoir retrouvé. Je te promets qu'on ne se séparera plus jamais et on sera tous les trois ensemble », dit-il en regardant le port qui lui avait fait retrouver sa famille.

Mention d'honneur

Giovanni Lombardi

La mouette

Liceo Immanuel Kant di Melito (NA)

Professeure responsable : Cécile Elisabeth Billioti De Gage

La mouette

– Théo, papy est mort.

Oncle Maxime resta sur le côté de la porte, me regardant dans les yeux pendant qu’il essayait de reprendre son souffle. Cependant, je ne croisai jamais son regard, et je commençai à parler sans détourner les yeux de la poignée de la porte.

– Mais comment... ? Quand... ?

– Hier soir, il est mort dans son sommeil, probablement il ne s’est pas réveillé.

Je ne m’attendais pas à une visite à cette heure de la nuit ; après tout, le soleil ne s’était même pas encore levé. Je m’attendais encore moins à une visite du cher oncle Maxime, que j’avais vu une douzaine de fois en personne au cours des cinq dernières années. Je regardai les boutons en nacre de sa veste, observant les veinures et les nuances de blanc. Après environ trente secondes de silence, je levai les yeux. Oncle Maxime avait perdu tout reflet de lumière dans ses yeux.

– Je suis navré, Théo.

Je commençai à me demander quel genre de vie avait vraiment vécu mon grand-père, si cela pouvait être considéré vraiment satisfaisant. Je n’ai jamais pensé que mon enfance était intéressante, ni que ma vie en général pouvait l’être. Mais malgré ma banalité, mes journées n’ont jamais été vides.

Quand j’étais plus jeune, je passais des journées entières avec mon grand-père, à lui tenir compagnie pendant qu’il

remplissait ses papiers. Je réalisais qu'il avait fini la pape-rasse de la journée lorsqu'il commençait à défaire le nœud de sa cravate et se détendait sur son fauteuil en croisant les jambes. Il m'emmenait souvent à Calvi. Parfois, il m'emmenait dans les zones du port les plus fréquentées.

– Regarde ces gens, ils passent leur journée à charger et décharger des boîtes ; ils chargent les camions et les véhicules qui transportent la nourriture pour le monde entier. Voilà pourquoi c'est mon endroit préféré, car ici, chaque personne est utile au reste de la communauté.

– Ce ne serait pas plus facile de cultiver sa propre nourriture ici ?

Je ne prenais jamais au sérieux ses paroles, mais peut-être étais-je en partie conscient du fait que, en répondant de cette façon, je manquais quelque chose, je perdais des opportunités. Je perdais mon temps. La réponse que je recevais normalement est que je n'étais qu'un enfant, et qu'à cet âge, il est normal de se comporter de cette manière désintéressée, peu polie.

Mais papy ne le méritait pas.

J'étais le seul, en plus de mon oncle Maxime, souvent occupé au travail, qui tenait compagnie à mon grand-père et qui l'aidait. Quand la monotonie de la vieillesse l'attristait, nous allions au port, et il me racontait toutes sortes d'histoires. C'étaient les moments où je le voyais vraiment vivant : quand il parlait de sa jeunesse au port, quand il déchargeait des boîtes pour des clopinettes, et quand il a rencontré mamie.

– On était les seuls à penser à lui, hein ?

Il y eut alors le discours sur l'héritage et je dus contacter des membres de la famille que je ne connaissais même pas.

– Comment vas-tu, Théo ?

Cette question me laissa perplexe. Comment devrais-je me sentir ? Tu viens de me dire que mon grand-père est mort, que veux-tu que je te dise ?

– Normal, tout va bien à l'école.

– En parlant d'école, j'ai parlé au secrétariat. Prends quelques jours de repos, tu le mérites.

– Eh bien, merci. Pourquoi es-tu venu en personne ? Tu es occupé à gérer son testament, c'était pas plus pratique de m'appeler ?

– Ça l'aurait été, mais je devais te donner ça.

Une lettre jaunie, avec un sceau en cire, signée par papy, avec dessus « Théodore Larochelle » en vert.

J'ouvris rapidement la lettre, m'attendant à quelques derniers messages significatifs :

« Théodore, ton oncle et toi avez passé beaucoup de votre temps avec moi sans que je vous le demande, alors vous avez mérité le gros de mon héritage : mes économies, ma maison et ma bibliothèque. Mon souhait est que vous viviez ici, près du port, l'endroit que je préfère. N'oublie pas de passer au pub d'Albert de temps en temps, tu sais à quel point c'est un bon ami pour moi, et j'aimerais que tu gardes une bonne relation avec lui.

Je t'aime,

Grand-père Stanis »

Oncle Maxime sourit, clignant des yeux.

– Il y a quelques mois, il s'est réveillé en sursaut et a décidé de faire un testament, en écrivant toutes ces lettres. En tout cas, j'ai dit à l'école que tu prendrais une semaine de congé pour une autre raison.

- C'est-à-dire ?
- Pour une réunion de famille.

Ces paroles eurent pour moi le même poids que l'annonce de la mort de papy. Après la nouvelle, la dernière chose que je voulais, c'était revoir ces sangsues hypocrites de mes oncles. Les deux seules consolations étaient que l'oncle Maxime, le seul oncle avec qui j'avais un bon rapport, serait là, et que je verrais probablement mes cousines aussi. Nous sommes montés dans la voiture. Après avoir rangé un tas de documents posés là sur le tableau de bord, il mit le moteur en marche et nous partîmes pour retourner à Calvi.

- Je n'y retourne pas souvent, mais la Corse a toujours sa raison d'être. J'aimerais pouvoir faire un tour au port de Calvi, ou à la Tour du Sel, mais maintenant j'ai tellement de choses à faire que je n'ai même plus le temps de manger.

Je comprenais oncle Maxime : papy avait l'habitude de se promener dans les rues du port pour se calmer, pour se détendre. C'était un environnement si coloré, plein de vie et diversifié qu'il interrompait tout doute ou toute pensée. Quand quelque chose m'inquiétait, grand-père m'emmenait au pub d'Albert et mangeait son sandwich habituel, le Boris. Apparemment, c'était un sandwich qu'il avait lui-même inventé, qui n'était pas sur la carte, et qu'Albert préparait toujours pour lui.

Je mangeais toujours des frites. On mangeait dans le port, et mes soucis se perdaient dans la mer.

Nous le faisons au moins deux fois par semaine, et tout ce que je voulais faire à ce moment-là était de saluer mes proches les plus chers pendant un bon quart d'heure et de courir au port, pour aller au pub d'Albert.

Peut-être m'étais-je perdu dans les souvenirs, peut-être avais-je tout simplement fait peu attention au temps qui passait, mais la distance entre Moncale et Calvi, que nous parcourions normalement en une demi-heure, me semblait maintenant plus courte et j'avais l'impression que moins de dix minutes s'étaient écoulées.

En arrivant chez mon grand-père, je vis une queue de voitures encercler la cabane à outils ; je reconnus le SUV noir de l'oncle René et la voiture poussiéreuse de tante Philomène.

Mon grand-père avait eu quatre enfants : René (l'aîné), Philomène, ma mère Léa et Maxime, le plus jeune. Après la mort de ma mère, grand-père et Maxime décidèrent de prendre soin de moi en tant que tuteurs, en m'aidant de toutes les manières possibles et en payant les différentes dépenses. À part eux deux, je tolérais seulement Ariane, fille de René, et Camille, fille de Philomène. Dans l'espoir de revoir mes cousines, j'entrai dans la maison. Je fus accueilli par le notaire, trempé de sueur à cause du stress et tante Philomène, qui portait, pour l'occasion, un cardigan couleur bleu pastel.

- Théo, fiston, comment vas-tu ?

- Tout va bien. Et Camille, où est-elle ?

- Oh, c'est une période vraiment stressante, je n'ai même pas réussi à bien gérer la situation du testament, mais heureusement, l'oncle Maxime s'en occupe.

Alors que ma tante parlait de tout, ignorant la situation et ma question, je commençai à chercher mes cousines, sans succès. Je cherchai donc oncle Maxime pour en savoir plus. L'oncle était assis sur un tabouret, et buvait du vin avec l'oncle René, et avec plusieurs membres

de la famille que je ne connaissais pas et le notaire. Oncle René, en me voyant, me demanda comment j'allais.

– Allez, Théodore, assieds-toi ! Comment ça va au lycée ?

– Ça va, j'ai pris une semaine à cause de tout ça. Est-ce qu'Ariane est là ?

– Non, malheureusement, elle a des examens à passer et elle n'a donc pas pu venir.

Il se tourna vers oncle Maxime.

– Camille travaille sur sa thèse, non ?

L'oncle a hocha la tête sans regarder son frère dans les yeux, en donnant un mouchoir au notaire. Je perdis tout intérêt à poursuivre la conversation, et je décidai d'attendre que mon oncle se lève pour lui parler, tandis que mon oncle René continuait à parler en alternant les bavardages et les gorgées de vin.

– Le vin d'osmanthus a le goût dont je me souviens, mais où sont ceux avec qui partager ce souvenir ?

Oncle Maxime se leva et sortit sur le balcon pour fumer.

– Ils auront d'autres choses à faire.

Je m'approchai pour lui demander s'il voulait venir avec moi chez Albert.

– Malheureusement, je serai occupé jusqu'à minuit. Le notaire a besoin d'aide pour organiser les papiers et tout le monde n'est intéressé que par ce qu'ils auront en héritage, donc je suis le seul à pouvoir m'en occuper. »

– Je t'apporte un plat à emporter ? Des frites ?

– Merci, Théo, merci beaucoup.

Je sortis de la maison en courant pour arriver au port dès que possible. Le pub d'Albert était situé dans une petite allée près du quai, et était facilement reconnaissable

grâce à un néon rouge flamboyant. J'entrai, et je reconnus immédiatement la peau bronzée d'Albert, craquelée et en contraste avec sa barbe blanche. Je m'assis et le regardai dans les yeux.

- Bonjour Albert, peux-tu me faire un Boris, s'il te plaît ?

Albert me regardait dans les yeux, un sourcil levé. Il s'approcha de moi.

- Théo ? C'est toi ?

Je commençai à voir flou. J'acquiesçai. Albert aurait probablement refusé dans d'autres circonstances, mais il sourit en me montrant les dents et commença à faire le sandwich. Il trempa une baguette dans un pot de spaghetti. Il prit une poignée de spaghetti, les mit dans le sandwich avec des artichauts et des tranches de bodeun. Enfin, du jus de citron.

- On a inventé ce sandwich il y a longtemps. On avait avalé une bouteille de cognac et on a uni ce qu'il restait dans le frigo. On l'a appelé Boris, comme le joueur de tennis.

Je pensais que le nom du sandwich avait un sens, mais c'était totalement aléatoire.

- Comment vont les affaires, Albert ?

- La restauration est la seule chose sérieuse dans ce pays, donc je ne me plains pas, mais je suis content de te revoir. Vas-y, essaie-le, c'est vraiment bon.

J'ai commencé à manger le sandwich. Toutes les saveurs étaient exaltées par la morosité qui m'envahissait.

- Et toi, Théo ? Je n'arrive toujours pas à y croire. Maintenant que Stanis est parti, je me sens vide. C'était l'une des rares personnes à vraiment apprécier cet endroit. J'espère que tu pourras l'apprécier de la même manière.

– Je peux dire que j’ai comblé ce vide. Je me suis rapproché du port à travers les souvenirs que j’ai de papy, et je veux continuer à le faire.

Après avoir fini mon sandwich, je me levai. Albert refusa d’être payé, et je décidai de sortir pour me promener sur le quai, en observant les bateaux de pêche, les proues, les yachts.

– Albert ?

– Oui ? Dis-moi.

– Je pense que je vais m’installer ici.

Mention d'honneur

Giada Pascali

Le lieu que je préfère

Liceo Immanuel Kant di Melito (NA)

Professeure responsable : Cécile Elisabeth Billioti De Gage

Le lieu que je préfère

L'enfance est un de ces moments de la vie que vous aimerez ne jamais voir finir. Ce sont ces moments où même les petits gestes vous semblent de grandes choses. Puis vient le moment, quand on s'y attend le moins, où on doit faire face au destin : ce destin qui ouvre une porte que l'on croyait avoir fermée pour toujours.

Ce qui me rendait particulièrement heureux, c'était de passer du temps avec mon père. Il était d'usage, l'après-midi, de faire de longues promenades ensemble. Nous étions au milieu de la belle saison, et nous marchions dans mon endroit préféré : le port. Un jour, après avoir marché un moment, nous arrivâmes à un endroit qui nous offrait une splendide vue panoramique ; mes yeux n'arrêtaient pas de fixer la limite entre le ciel et la mer : c'était un spectacle merveilleux. Dans l'air, je sentais l'odeur du sel accompagné par le chant des mouettes en quête de nourriture, tandis que les vagues de la mer s'écrasaient sur les rochers. Le coucher du soleil recouvrait tout le paysage, puis, tout à coup, mon attention se tourna vers des bateaux au loin qui rentraient au port. Quelle beauté ! Les voir tous en mer prêts à rentrer dans ce port qui est leur maison. Submergé par la naïveté qui caractérise chaque enfant, je dis :

– Moi aussi, je veux prendre mon petit bateau et aller au-delà de l'horizon, dans des terres lointaines.

– Les petits bateaux ne peuvent pas aller très loin, répondit mon père en souriant. La mer cache beaucoup

d'intempéries et les petits bateaux devront rapidement rentrer s'abriter au port.

Nous continuâmes à marcher jusqu'à arriver au port : des myriades de gens qui allaient et venaient, des gens débraillés et des gens élégants. Qui partait avec la valise pleine de rêves et qui arrivait avec l'espoir de trouver un port sûr où ils pourraient s'installer. Larguer les amarres, laisser la proue glisser sur l'eau, partir en se laissant porter par le vent dans la mer infinie, où l'abysse conserve ses mystères. Partout où je me retournais, il y avait un vacarme de voix qui perturbait cette harmonie à laquelle j'avais assisté l'instant d'avant. Des bateaux de pêche venaient de rentrer avec leur butin de poissons et les gens se dépêchaient pour s'emparer du meilleur poisson. Je me sentais désorienté, je ne pensais pas que cet endroit pouvait offrir tant de scènes si différentes. Tout à coup, je me retournai et fus frappé par une autre réalité : un groupe de personnes qui descendaient d'un bateau, ou plutôt, des âmes douloureuses qui naviguaient sur d'autres terres à la recherche d'un salut au-delà de l'horizon, illuminées par l'espérance d'une vie meilleure. Je compris que ce port était ce qu'elles cherchaient. Mes yeux continuaient à fixer cette scène, des gens qui se laissaient tomber à terre, qui embrassaient ce sol qui les avait accueillis comme des fils. Je ne comprenais pas ce qui se passait.

– Pourquoi ces gens sont-ils si désespérés ?

Je n'arrêtais pas de poser mille questions à mon père : on sait que les grands en savent toujours plus que nous. Le ton de sa voix devint soudain plus sérieux, après un silence qui semblait interminable. Je ne l'avais jamais vu ainsi, je sentais lentement sa main serrer ma main un peu

plus fort comme s'il avait peur que je me perde ou que quelqu'un m'arrache à lui.

- Alors, papa, pourquoi pleurent-ils ?

Désormais, ma curiosité était plus grande que jamais. Me tenant la main bien serrée, il m'éloigna de là et nous nous assîmes sur un banc ; je me souviens encore de son odeur de peinture fraîche. Je le suivais du regard, attendant que quelques mots lui sortent de la bouche. Je pris courage : « J'ai dit quelque chose de mal ? »

Enfin, sa réponse ne tarda pas à arriver et, sur un ton serein, il commença à me raconter une histoire, un fragment de vie qui me fit comprendre la chance que j'avais eu :

- Tu sais, ton grand-père me disait toujours qu'il faut plus de courage pour vivre que pour mourir ; la vie ne fait de cadeau à personne et il y a ceux qui doivent faire face à des situations qu'ils n'ont pas choisies.

Ce furent ses paroles, et je le laissai parler sans l'interrompre.

- Comme tu peux le voir, où que tu te tournes dans ce port, il y a des réalités discordantes : cet endroit représente l'espoir de beaucoup de gens qui cherchent refuge quelque part, et de ceux qui, au contraire, voudraient s'enfuir. C'est un lieu où l'on embarque et où l'on décharge des biens... Regarde cet homme assis, là. Tu sais ce qu'il fait tous les jours ? Il fixe la ligne d'horizon en attendant le retour d'un fils dont il n'a plus de nouvelles, car il espère qu'il pourra, tôt ou tard, revenir à son port. Beaucoup de personnes ont été forcées de s'enfuir parce qu'elles étaient prisonnières d'une vie de souffrance. Voir cette scène avec toi m'a rappelé un père et son fils qui ont essayé de se libérer de cette souffrance et qui sont montés

sur un bateau pas très grand, entassés avec une centaine de personnes. Pendant des jours, ils ont navigué en haute mer, gelés et affamés, mais ce père savait qu'il faisait ce qu'il fallait pour assurer l'avenir de son fils unique. Malheureusement, les choses ne se sont pas déroulées comme il l'espérait ; pendant le trajet, ce père a été frappé par un malaise et est mort, tenant fermement la main de son fils. Ce qui est encore plus triste, c'est que son corps a été jeté à l'eau, de sorte que cet enfant a été forcé de se détacher de son père, et dans ses yeux, restera toujours imprimé ce corps jeté à l'eau comme si c'était un déchet.

J'avais presque peur de demander à mon père comment il connaissait cette histoire, je voulais continuer à lui poser des questions, mais, lorsque je croisai son regard, je vis une larme qui lui coulait sur le visage. Il la sécha rapidement avec la main ; il n'a jamais aimé se montrer fragile ; pour moi, il devait toujours être ce papa aux épaules fortes prêt à vous protéger dans toutes les situations. Puis il reprit la parole :

– Pour ces gens, arriver dans un port signifie survivre, ne plus risquer leur vie et accéder à certains biens fondamentaux comme de la nourriture, de l'eau, un toit et des soins médicaux. C'est pour ça que tu les as vus embrasser le sol.

Enfin, je réussis à ouvrir la bouche :

– Tu sais, papa, j'ai changé d'avis, je ne veux plus jamais embarquer, je ne veux pas quitter ce lieu, je me sens en sécurité ici, comme ces petits bateaux qui s'abritent dans le port.

– Mon fils, un bateau est en sécurité dans le port, mais ce n'est pas pour cela que les bateaux ont été construits ; quand tu surmonteras ta peur de quitter le port, tu réali-

seras à quel point la mer est belle. Un jour, je te verrai partir, mais où que tu ailles, où que tu sois, je serai ici à t'attendre.

En disant cela, mon père conclut. Il savait très bien que mon rêve était de travailler, un jour, sur des navires et d'explorer le monde. Ses mots me firent réaliser que je devais le faire à tout prix. Il était temps de rentrer à la maison, maman se demandait sûrement où nous étions, mais je savais que cette journée m'avait en quelque sorte marqué. J'avais encore des questions en suspens auxquelles mon père me devait une réponse. De qui était cette histoire si triste ? Pourtant, à ce moment-là, je ne voulais pas enquêter, j'y penserais un autre jour. Pendant que les jours passaient, le temps continua inexorablement à couler, laissant la marque de son passage. Puis, un jour, je me retrouvai à nouveau assis sur ce banc du port, qui ne sentait plus la peinture fraîche : sa couleur avait fané, s'était éteinte et avait laissé place à de la rouille. Cet endroit était comme je l'avais laissé, partout où je tournais, j'entendais le même vacarme de gens, les mouettes survolaient la haute mer attendant le bon moment pour se jeter sur leur proie. La sirène d'un navire annonçait son départ, saluant ainsi son port alors que des bateaux de pêche étaient en train de rentrer... Cependant, l'homme qui attendait son fils n'était plus là : les gens n'étaient plus les mêmes et j'étais assis ici, seul et tu n'étais plus là... Un jour de novembre, j'étais parti et depuis, je pensais toujours la même chose : « Qui sait où est ma maison et ce fils qui se promenait avec son père sur la jetée ? »

Moi qui ai navigué à travers les mers, qui suis arrivé dans de nombreux ports, en aucun d'eux je n'ai trouvé

ma maison. Maintenant que je suis revenu, j'ai la certitude que le port dans lequel je veux jeter l'ancre est celui-ci. J'étais sûr que chaque fois que je reviendrais, comme tu l'avais promis, tu m'attendrais ici ; malheureusement, tu es parti avec ce secret que tu as essayé de garder ou plutôt d'effacer de tes souvenirs. Tu sais, papa, tu n'as pas eu besoin de répondre aux nombreuses questions que j'ai continué à te poser les jours suivants. Avec le temps, j'ai réalisé que tu parlais de toi, de ta vie. Pour moi, tu as été un point de référence important et un jour, je serai fier de raconter ton histoire à mes enfants, parce que, pour moi, tu es un héros et tu es un exemple pour beaucoup de gens qui, comme toi, naviguent à travers les mers pour atteindre ce port qui les libèrera des ombres sombres qui les hantent. Le port continue d'être mon endroit préféré et chaque fois que je penserai à toi, je viendrai ici pour m'asseoir sur notre banc, spectateur de nos longs et insouciantes discours. J'aime particulièrement ce lieu car il représente l'union entre la terre et la mer, l'endroit où se nouent les destins de ceux qui vont et viennent. Maintenant, je vais jeter mon ancre ici, car le bateau a atteint son port.

Ancré dans tes bras je me laisse bercer,
Et c'est ce sentiment qui me fait penser :
De ce port, je ne veux pas partir.

C'est le lieu où je veux être
Et s'il n'y a pas ce port que je pensais atteindre,
Alors je m'arrêterai et cesserai de chercher
Et tu seras le port où je veux jeter l'ancre.

Des myriades de gens qui vont et qui viennent :
Ceux qui partent avec une valise pleine de rêves et
Ceux qui arrivent avec l'espoir de trouver ce port sûr
Où ils pourraient enfin s'installer.



Félix Vallotton, *La baignade à Étretat*, 1899, huile sur panneau, collection privée.



IL TORCOLIERE • Officine Grafico-Editoriali d'Ateneo
Università di Napoli L'Orientale
stampato nel mese di settembre 2023

Il presente volume raccoglie gli otto racconti premiati dalla Giuria del concorso letterario “Vent du large: le port en récits”, bandito dall’Università di Napoli L’Orientale nell’ambito di un progetto sui porti del Mediterraneo promosso dall’Orientale e finanziato dall’AUF (Agence Universitaire de la Francophonie). Rivolto a studenti delle scuole secondarie di secondo grado della regione Campania, il concorso puntava a sensibilizzare i ragazzi, attraverso un esercizio di scrittura creativa in lingua francese, sulla dimensione simbolica ed emozionale dello spazio portuale, valorizzando il porto come luogo di vita e di immaginario, come spazio di frontiera capace di conciliare gli opposti: natura/cultura, luogo/non luogo, movimento/immobilità, ecc. I racconti sono stati valutati da una Giuria composta dai docenti di Lingua e di Letteratura francese dell’Orientale. L’antologia comprende sia i tre racconti vincitori, sia i cinque che hanno ottenuto una menzione d’onore.